



À Tunis, la pièce a reçu un accueil ému. La famille tunisienne de Myriam était en larmes. Marie-Françoise Plissart

OFF

En quête du père perdu de l'autre côté de la mer

À la Manufacture, Myriam Saduis, dans *Final Cut*, analyse sans peur son histoire familiale douloureuse liée au passé colonial de la Tunisie.

Myriam Saduis met en scène et joue *Final Cut*, un texte autobiographique. Elle est seule avec une table et une chaise. Deux figures déchirantes hantent le plateau. Sa mère, qui occupe tout l'espace de son enfance et de son adolescence, et son père, grand absent qu'elle n'a pas connu, nié, flouté comme sur un négatif photographique. « Douze ans d'analyse trois fois par semaine ! » lance-t-elle. En plus d'une heure quarante, elle revisite son histoire à la marge de la grande, dévoile l'insu colonial, cultive efficacement la digression en un langage actif troué d'ellipses.

Le théâtre de Myriam Saduis extrait tout le suc du passé meurtri

En 1938, dit-elle avec sa voix de fumeuse, sa mère, d'origine italienne, naît en Tunisie, alors protectorat français. Ses arrière-grands-parents, des paysans, avaient émigré en 1885, comme beaucoup de Maltais, de juifs, de Grecs. En 1955, un an avant l'indépendance, âgée de 18 ans, sa mère tombe sous le charme du père, un homme d'affaires tunisien de 30 ans. C'est une « déflagration ». À la maison, on ne veut pas entendre parler de cet « indigène », de ce « bougnoul ». 1956. La Tunisie acquiert son indépendance. La famille débarque en France. Dijon, Toulouse. Déclassement, pauvreté. On ne parle plus de Tunis. Père et mère s'écrivent en poste restante. En 1959, la mère, enfin majeure, quitte la maison, rejoint son grand amour en Tunisie, l'épouse, tombe enceinte. En 1961 – un trou dans la généalogie, élucidé sur scène –, elle rentre en France avec lui. Myriam naît en novembre. Trois ans plus tard, ils se séparent. Ces parties les plus reculées de sa généalogie, Myriam Saduis les fouille avec l'aide de son analyste – qu'elle joue aussi aux points d'usure – escortée de plages musicales,

d'un extrait de *la Mouette*, de Tchekhov (avec Pierre Verplancken sur scène), et d'archives de l'INA dues à René Vautier, entre autres.

La fillette que fut Myriam, fruit des amours interdites de l'Italienne et de l'Arabe, revêt donc, vêtue comme une poupée, chosifiée, niée, avec ces « satanés cheveux qui font toujours des nœuds ». La mère s'incarne en gestes raides ponctués d'éclats délirants. Quant au père, éjecté manu militari de l'histoire familiale, interdiction d'en parler.

Le théâtre, lieu de la parole articulée, installe alors gravement une thérapeutique d'âme où passe le souffle de celui qu'on a voulu effacer et Myriam pousse à bout l'analyse d'une identité bâillonnée. La mère décide de franciser leur nom. Saadaoui devient Saduis. Possible, depuis la loi, toujours en vigueur, du 25 octobre 1972. Pour couronner le tout, la mère parvient à faire expulser le père de France.

Le théâtre de Myriam Saduis – lectrice assidue de Marguerite Duras à l'écriture faite de sauts temporels et de « mots-absence » – extrait tout le suc du passé meurtri, ouvre les coffres renfermant la paranoïa d'empire et celle des familles. Elle suit ses affects d'un doigt ferme, explore l'élaboration du racisme chez le paria. Montrée en juin à Tunis lors des Journées chorégraphiques de Carthage, la pièce a reçu un accueil ému. La famille tunisienne de Myriam était en larmes. Quelques années plus tôt, pour la première fois, à l'âge de 40 ans, Myriam Saduis s'était rendue en Tunisie pour se recueillir sur la tombe de son père. Elle avait alors fait la connaissance de ses tantes, oncles et cousins. On dit que son fils ressemble à Béchir, le père de son père. ■

MURIEL STEINMETZ

Final Cut, 18 h 10, à la Manufacture jusqu'au 25 juillet. Relâche le 11 et le 18 juillet. Tél. : 04 90 85 12 71.

FINAL CUT
SERA REPRIS
LES 10 ET 11 OCTOBRE
PROCHAIN AU CENTRE
WALLONIE-BRUXELLES,
À PARIS.